

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Les correspondances et envois doivent être adressés franco à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur, rue du Jardin Botanique, 12, Liège.



A vous nos hommages et nos souhaits, têtes folles qui, trompées par le titre de notre feuille, avez cru lire dans *Caprice Revue* le narré des manifestations bizarres de la si changeante volonté féminine. Puissent pour vous passer rapidement les jours, sans que jamais les chagrins amers viennent tenailler vos pauvres petits cœurs inaptes à supporter les souffrances trop lourdes, ces cœurs si mignons et si vides.

Philippe-Bartholomé Rüfer.

PAR son père, qui vint habiter Liège en 1830, Rüfer est d'origine allemande.

Il naquit à Liège, le 7 juin 1844 et fit ses premières études musicales au Conservatoire de cette ville où il remporta en 1864 la médaille en vermeil dans les classes de piano et d'orgue et l'année suivante le premier prix de fugue.

Comme tous les jeunes compositeurs il brigua les palmes officielles du prix de Rome. Il obtint une mention honorable avec sa cantate *la fille de Jephthé*, mais échoua l'année suivante.

D'abord répétiteur de piano au Conservatoire de Liège, ensuite maître de chapelle à Essen sur le Rhin, il alla en 1871 se fixer à Berlin comme professeur de piano au Conservatoire-Stern, puis au Scharwenka-Konservatorium.

Compositeur distingué, il se fit remarquer par des quatuors et des trios, des ouvertures, des symphonies, un concerto de violon, des chœurs, etc.

Enfin, dernièrement, il osa aborder le théâtre par une œuvre de grande haleine, qui eut à Berlin, l'an passé, un beau succès.

Voici le sujet de son opéra *Merlin*:

cœur. Elle lui pose une couronne sur la tête et, lui, jure de revenir le troisième jour.

Le second acte se passe à la cour du roi Artus. Celui-ci se désole, aspirant à la royauté du *Graal*, que lui ont révélé les chants du poète Aleard.

La fréquentation de la bien aimée « *Ginevra* » ont fait perdre la mémoire et l'intelligence à l'hôte et personne ne connaît le chemin de la guérison à travers les sables du désert.

Merlin apparaît et lui donne son cheval avec l'injonction de le porter plus loin, le but serait-il même atteint à chaque défaillance.

Une scène d'amour mêlée de ballet termine l'acte.

A l'acte suivant, Merlin et sa suite sont en route, perdus dans le désert, où ils s'apprêtent à mourir.

Le Diable ordonne à son fils de s'emparer du *Graal* qui doit délivrer le genre humain, et de le profaner.

Au moment où il va s'emparer du calice, il entend le chant des anges invisibles et dans son âme l'influence honnête de sa mère l'emporte sur l'influence néfaste du père. Le principe du bien a vaincu celui du mal.

Il appelle Viviane et meurt avec elle.

Les journaux allemands sont unanimes à reconnaître dans cet opéra une œuvre de maître.

Voici du reste quelques passages extraits de la *Vossische Zeitung*.

« Quoique belge Rüfer appartient » par sa composition savante, à l'école » allemande.

« Ce qui prévient particulièrement » en sa faveur, ainsi qu'en celle du poète, » c'est la tendance absolue à une idée » finale.

« Ils n'ont point cherché à contenter » le public ni à obtenir tel ou tel effet » extraordinaire, mais ils ont posé tout » d'abord l'idée fondamentale de leur » œuvre, ils en ont tiré les conséquen- » ces naturelles et, avec la force créa- » trice de leur génie, ils ont mené à » bonne fin la tâche qu'ils avaient en- » treprise.

« Le premier et le troisième acte » sont les meilleurs.

« Le monologue de Merlin, au com- » mencement du premier acte, est fan- » tastique et dépeint le rêve d'une façon » saisissante.

« La vision du Sauveur et le chœur » des anges qui s'y rapporte sont trai- » tés d'une façon noble et poétique.

« Le dialogue de Merlin et du Diable



» est quelque peu sec, mais le finale, » où l'ouragan éclate, et le passage » graduel à l'idylle et à la scène d'amour entre Viviane et Merlin, font » preuve d'imagination et de science, » etc., etc. »

Ce premier pas est une réussite. Aussi souhaitons-nous de tout cœur à M. Rüfer de nouveaux succès.

GEORGES MARC.

Cercle d'Agrément.

A la suite de la brillante représentation donnée au Théâtre de Verviers par le Cercle d'Agrément, le président du Cercle, M. V. Raskin, a reçu la lettre suivante :

Théâtre de Verviers
DIRECTION F. FLAVIGNY.

Verviers, le 4 janvier 1888.
Mon cher Président,

Permettez-moi de vous adresser une modeste somme de cent francs pour vos pauvres. Avec nos remerciements, veuillez, je vous prie présenter à tous ces Messieurs du Cercle d'Agrément, l'expression de notre sincère admiration pour la représentation de *Titi* et de *Li Bleu-bixhe*.

Bonne poignée de mains de votre dévoué,
(signé) F. FLAVIGNY.

Diplomatie.

Un cabinet de travail. Une paire de bottes écoulées dorment sur le lit; près du poêle fendu, sèche un manteau mouillé; il purifie l'odeur de fumée froide qui, depuis la veille, semble un épais brouillard de septembre dans lequel voltigent, en schirlipant, sur le bord d'un exchako leur servant de nid, deux canaris saxons désempumés.

Le capitaine Troislunes dépouille sa correspondance.

Il lit une première lettre :

« Can che fena to regiman hom mpromèta kè jorè dlavincman è kon mnaumra kapral capret sis moa.

» Dja deus dma kopagni ka pacé sargan, jvoudra asteur dèfinir l'ordanans della kolonele pascon madi komsa kon zi avet forbon. Ditlisi kavec moa i pouira daurmir traquil è kje sè mon safère eco flaman.

Vot defouet,
PAROU.

Dla 3 du 4^r du 7 jaseur à Pièt. »

— Et d'une : Attends, je viens, Parou ! tu peux être sûr que je te recommanderai au colonel, rapaille ! Et dire qu'il sait le flamand cet animal-là !

Ouvrons la 2^e maintenant. — Il prend un carré de papier très pschutt, saturé de patchouli et lit :

« Délicieusement me reviennent, très-cher les souvenirs de nos années d'école, quand nous filions, le soir, pour aller rejoindre celles qui ne craignaient pas de nous livrer leurs lèvres, captivées qu'elles furent par la furia que nous mettions à les entortiller. T'en souvient-il, Troislunes ? »

Si je m'en souviens ! interrompt le capitaine qui ébauche un pas de mazurka en rajustant son ratelier qui se détache d'attendrissement.

» Que de cœurs ensemble nous vainquimes, Troislunes ! combien souriantes elles nous accueillèrent : Nous ne reculâmes jamais au plus fort des batailles où tu laissas tes cheveux..... »

» Une seule fois pourtant, lors de l'assaut de Trintje, cette blonde flamande que seul je comprenais, tu restas en arrière faute de connaître cette langue bercée..... »

— Encore un animal..... qui sait le flamand. »

« Interminable serait la liste de nos victoires et de beaucoup je préfère te les rappeler quand d'heureuses circonstances nous aurons réunis, car j'espère sous peu passer dans ton régiment et quitter ce trou in'âme où finirait par se rouiller ma belle intelligence. Un mot de recommandation à ton colonel me serait d'un grand secours. Je compte sur toi, Troislunes, au nom de l'amitié qui nous lia jadis. Je te serre les mains.

Ton vieux
GINGEMBRE.

— Amitié, amitié..... Tu peux te fouiller, faquin. Ah ! tu as vaincu Troislunes à l'assaut de Trintje ! à moi l'autre manche, je vais te répondre sur l'heure. De la diplomatie, Troislunes :

Il écrit :

« Mon cher Gingembre,

» Tu me parles de passer dans mon régiment, malheureux ! Le colonel est une sacrée ganache — ceci entre nous — à qui la colonelle fait prendre des vessies pour des lanternes. Si encore elle était jolie la colonelle ! Et avec ça, elle me fait de l'œil outrageusement. Je suis si embêté que je fais des pieds et des mains pour quitter ce sale régiment. Juges d'après cela ce qui te reste à faire et surtout comptes sur moi toujours.

» Je te la pince, Gingembre.

TROISLUNES. »

— Sij'écrivais au colonel, pendant que j'y suis. De la diplomatie, Troislunes. All right..... »

» Mon colonel,

» J'apprends que le capitaine M. Gingembre désire passer au régiment que vous commandez si brillamment.

» Connaissant les soins tout particuliers que vous mettez à choisir vos subalternes, je crois utile de vous éclairer sur le compte du capitaine Gingembre. Quelques mots suffiront, je crois. C'est un flandrin qui toujours s'est abruti dans les antichambres et les cuisines avec les maritornes que sa figure de garçon-coiffeur enchantait. Il est l'émanation de la bêtise poussée à ses dernières limites. Je le connais de longue date.

» A vous de juger. Je reste fier de servir sous vos ordres.

Votre dévoué
TROISLUNES. »

— Enfin, voilà qui est fait.

Crebleu, j'oubliais Parou ! Troislunes crayonne au plus vite sur une lettre mortuaire :

« Je parlerai de toi au colonel dès que l'occasion s'en présentera, triple bête, puisque tu « sè ton safère » mais dorénavant si tu m'écris prends du papier moins sale que ta personne ; puisque tu as été longtemps mon brossier, tu sais si j'adore l'ordre et la propreté. »

Content de lui, Troislunes, allume son brûle-gueule, se verse généreusement un grand verre d'absinthe et ferme au plus vite ses trois missives, riant d'avance du résultat inévitable de sa..... diplomatie.

Deux mois après, Gingembre a remplacé Troislunes, qui, ne connaît pas le flamand, se meurt d'ennui dans une ville de garnison où jamais n'est prononcé un mot de français.

Il vient seulement de comprendre que, par suite d'une confusion, la lettre destinée à Gingembre est allée au colonel qui sait maintenant (sans le croire) qu'il est une sacrée ganache.

Oh ! la diplomatie !!!

MORISKI

A l'Emulation.

Deux heures et demie de Schumann, lundi dernier. Grâce à la diction juste et discrète de M. Heuschling, il n'y a pas trop paru.

A citer sans insister le concours plus gracieux qu'artistique d'une cantatrice amateur. Fatiguant à la fin le quatuor d'archets. Le violoncelle de M. Peclers payait sa dette au climat ; une laryngite paralysait ses cordes... instrumentales. MM. Maris et Kühn ont été très satisfaisants et le Cercle choral médiocre comme presque toujours.

Aux Amateurs, succès formidable de M. Hercule Duyzings. Quelle poigne ! Il est maître de son instrument dans toute l'étendue du terme. Même dans les pièces délicates, comme le *Menuet* de Boccherini, on sent qu'il ne joue légèrement que par complaisance et que, s'il le voulait, il forgerait cela jusqu'à en faire jaillir des étincelles. Dans les rapsodies de Saint-Saëns et Liszt, il a plus de liberté pour boxer et édentier le ratelier d'Erard. Au reste, à part cette parade de biceps, M. Duyzings est un vrai musicien et il a du son du moins. Pas comme d'autres, qui n'en ont que dans le ventre.

Tel, par exemple, M. Mercier, avec ses plaintes. Est-ce assez mou, pleurnichard, ce répertoire-là. Allons, M. Mercier, un peu de sel pour fondre cette neige et raviver l'activité. Une bonne friction avec un air classique vous remettra.

M. Dossin conduit ses hommes à la baguette, comme on dit. Ça marche rondement, les Allegro surtout. Un peu plus de finesse dans les Andante, et ce sera bien. Quel art ample et vrai dans ces symphonies de Mozart et Haydn. C'est de la bonne et grande musique, et tout le monde la comprend.

Aussi pourquoi toujours terminer les concerts des Amateurs par des délayages de *Lackmé*, le *Roi de Lahore*, etc.

Un bon finale des susdits Haydn ou Mozart, à l'allure franche, et qu'on pourrait comparer au bon vin dont parle le poète du moyen âge Jehan Bodel :

Le vin aforé de nouvel
A plein lot et à plein tonnel
Sage, buvant et plein et gros
Rampant comme écureuil en bos
Sans nul goust de pourri ni d'aigre
Sur lie court et sec et maigre
Cler comme larme de pêcheur.

Cela ne ferait-il pas mieux l'affaire que toute cette anisette frelatée.

A.

Premier Amour.

Dans la brume du soir, piquetée ci et là par la flamme vacillante des becs de gaz, elle trottinait, gracieuse et mignonne et glissait de toute la vitesse de ses petits pieds sur les pavés humides. Le trottoir s'allongeait devant elle, tout brillant du reflet des lumières sur ses pierres trempées. La rue bourdonnante d'une vie intense et d'une animation joyeuse s'empressait de la multitude des employés et des ouvriers que le coup de sept heures chasse des bureaux et des ateliers vers la maison où le souper attend.

Pressée au milieu de cette foule, la charmante petite femme que je « filais » évoluait, adroite et légère, à travers les groupes. Et besoin était de toute mon attention pour la suivre de près et ne pas courir le risque de la voir disparaître dans le dédale des rues avoisinantes.

Un grand manteau brun moulaît sa taille fine et tombait en plis laches jusqu'à ses pieds : ses mains s'enfonçaient frileusement dans un coquet manchon. De temps en temps, son pas se ralentissait, attirée qu'elle était par un étalage plus brillant que les autres ; et sans cesser sa marche, elle jetait un regard curieux sur les vitrines. Alors je pouvais admirer un beau profil se dessiner gracieusement sous le feu des becs de gaz.

Depuis dix minutes, je la suivais ; cinq minutes encore... et j'osai, le long des berges désertes de la Meuse, j'osai...

Ce que je lui dis en l'abordant ? Est-ce que je me le rappelle ? Ces paroles banales qui s'échappent des lèvres, alors que le cœur s'émue d'une première approche et que le regard s'allume d'une flamme d'amour, s'en souvient-on ? Mes yeux contemplaient avidement les traits si fins de ma compagne ; car après un moment d'embarras sans aveu ni consentement exprimé, elle me laissait marcher à ses côtés ; et j'admirais des boucles brunes folatrant, rebelles à toute domination, sur son beau front ; et j'aurais voulu baiser sa bouche mignonne, tandis que son regard clair, pensif en cet instant, disait tout ce que les lèvres n'osaient dire. Au bout d'un moment, je sus qu'elle se nommait Henriette, et lorsque je la quittai au seuil de sa maison, d'une voix tremblante d'émotion amoureuse, je lui demandai, en lui prenant la main :

« Mademoiselle Henriette, vous n'êtes pas tous les soirs si pressée ? »

Embarrassée, elle ne répondit pas ; nous restions là silencieux, la main dans la main, ne songeant qu'à resserrer notre étreinte. Puis doucement elle se dégagea et disparut dans le corridor, après m'avoir glissé ces mots dans un baiser : « A demain. »

« A demain... » Oh ! le lendemain ! En cette journée, son souvenir hanta mes rêves. Depuis le matin jusqu'à cette heure exquise du rendez-vous, sans cesse son minois adorable visionna mon esprit. Et ce second soir de notre amour, alors que la nuit constellait de myriades d'étoiles la pureté sereine de son ciel, elle me parut plus jolie et plus désirable encore.

Elle sourit quand je lui offris mon bras, et ce sourire m'enivra pendant que je sentais s'appuyer sur ma main sa petite menotte que j'aurais voulu baiser mille fois. Vraiment trop courte, me paraissait la route à faire. Amoureusement serrés l'un contre l'autre, nos yeux se cherchant sans cesse et se trouvant toujours, nous marchions lentement, et nos serments d'amour rythmés par le murmure des eaux de la Meuse s'envolaient avec nos âmes bien loin... bien loin...

Il faisait plus froid que la veille : la solitude nous enveloppait, et dans un oubli de tout, nous n'étions qu'à nous, ne sentant pas même le vent nous fouetter le visage de son souffle glacé. Tout à coup, par hasard, oh ! je vous jure que c'était par hasard, nous nous trouvons devant la maison que j'habitais. Alors... j'entraî... On me résistait un peu, un peu, vous pouvez me croire, mais si peu !

Une chaleur moite emplissait ma chambre, dont la flamme mourante d'une bougie trouait l'obscurité. Henriette s'était assise au piano : et tandis que ses doigts chéris couraient sur l'ivoire du clavier, je voulus goûter un peu de l'office de chambrière ; penché vers elle, je détachai son petit chapeau, et cela d'une main si maladroite à force d'émotion, que le peigne d'écaïlle arraché laissa tomber sur les épaules de Henriette les ondulations d'une opulente chevelure.

Le parfum qu'elle exhalait me grisa, et plongeant ma tête dans l'épaisseur dorée des cheveux, j'allai dérober un baiser sur la nuque éblouissante de fraîcheur et de jeunesse. Soudain expira la lumière. Et ma chambre s'emplit de bonheur.....

Je la revis tous les soirs pendant un mois. C'étaient alors des promenades sans fin, ou des nuitées d'amour qui mettaient dans ma chambre comme un hosanna de tendresse, et les heures se passaient comme un rêve, à nous dire que nous nous aimions.

Un matin, je m'éveillai avec un âpre désir de la voir. La veille, je n'avais pas reçu la visite de Henriette. Je me remémorais ses derniers mots : « Après-demain, bien sûr, mon chéri », qu'elle avait prononcés l'autre soir. Il me sembla que je ne pourrais jamais rester ces douze heures sans la voir.

Je résolus d'exécuter un projet bien cher, depuis longtemps conçu : pénétrer, malgré elle, le secret dont elle enveloppait son existence ; aller lui rendre chez elle tout le bonheur dont elle avait égayé ma chambre d'étudiant. Je partis dès 9 heures ; j'arrive en peu d'instants ; je frappe à une porte, la première que je vois sur le palier.

Comme on tarde à m'ouvrir !... je frappe encore.

« Sans doute, me dis-je, elle dort encore, la chère mignonne, elle va m'apparaître tantôt en négligé du matin, les yeux alanguis par un reste de sommeil... » La porte s'ouvre, et je vois dans l'entrebâillement, non pas Henriette mais une figure bête et bouffie sous le traditionnel bonnet de coton ; un corps de phoque sanglé dans un pantalon bouclé à la hâte et tombant sur les pieds nus dans les pantoufles. Et entre les rideaux d'un grand lit, dans une chambre emplies de ce luxe clinquant que connaissent les protecteurs de ces dames, le visage pâle et défilé de Henriette, sous ses cheveux plus ébouriffés que jamais. Je m'enfuis.

La nuit, je rêvais d'un bonnet de coton, contant fleurette à une boucle brune, qui me semblait humide encore de mes baisers.

Et voilà l'histoire de mon premier amour, de ma première désillusion.

JULES NOIR.

Ci & là.

Nous viennent de *La Wallonie*, la jeune revue de littérature et d'art, des preuves nouvelles de sa vitalité.

Dès janvier 1888, elle paraîtra sous une couverture frontispice, — délicieusement reproduite par A. Bénard, — dessinée par notre jeune artiste Aug. Donnay.

Cette livraison d'environ 80 pages contiendra des pièces inédites (vers et prose) de :

MM. Paul Bourget, Eudes Bonin, A. Delarochette, Célestin Demblon, Jules Destrée, G. Garnier, René Ghil, Camille Lemonnier, Octave Maus, Stuart Merrill, Albert Mockel, Pierre M. Olin, Gust. Rahlénbeck, Paul Reivax, G. Rodenbach, Albert Saint-Paul, Fernand Severin, Maurice Sivilie, Mario Varvara, E. Verhaeren, Gaston Vytal, etc.

Plusieurs du groupe annoncent pour paraître :

Fernand Severin : *Le Lys*, un volume de 50 pages, orné d'un dessin par Henri Degroux.

Emile Verhaeren : *Les soirs*, un livre de vers hors commerce, luxueusement édité sous un frontispice d'Odilon Redon.

Gust. Rahlénbeck : *Histoires estudiantines*, 150 pages de luxe sur vélin teinté, avec couverture d'Armand Rassenfosse, reproduite à l'héliogravure.

Fritz Ell : *Une réparation*, comédie en un acte et en prose, éditée chez Hoste, à Gand.

Varvara et Saint-Paul : des *notes d'album*, livre d'observations parisiennes.

Maurice Sivilie : *Contes pour l'Aimée*, un volume de grand luxe, tiré à petit nombre, illustré par Emile Berchmans.

Albert Mockel achève une série de *Soirs mouvants*.

Bravo les jeunes !

CAPRICE REVUE

Maurice Sivilie nous promet, pour paraître dans un des plus prochains Nos, un compte-rendu de *la Belgique*, l'œuvre grandiose de Camille Lemonnier.

Pavillon de Flore.

Nous ne parlerons de *Tiens ! v'la Tati*, la revue du Pavillon de Flore que pour en recommander l'audition aux lecteurs. Cause : la politique est étrangère à notre programme.

Le français au Théâtre Wallon.

Curieuse nous a paru l'observation suivante : Le rire est excité, par des personnages que l'on dit estropier le français, chez des gens qui, s'ils le parlaient, commettraient identiquement les mêmes fautes.

Nous sommes, quant à nous, portés à croire que c'est la corruption de la forme wallonne, qui provoque l'hilarité.

En effet, pourquoi rient ces gens ? Ils voient le défaut puisqu'ils le soulignent. Que ne le redressent-ils dans leurs conversations ? Ils ne peuvent ? Comment savent-ils alors qu'il y a défaut, puisqu'ils ignorent la correction ?

A moins qu'ils corrigent dans leur esprit par une autre imperfection et qu'ils spéculent sur cette pseudo-certitude de la vérité. Ce n'est pas notre avis. Car un flamand parlant wallon provoquera la même gaieté, et la correction est ici tout-à-fait impossible.

Il s'agit naturellement dans ce que nous venons de dire d'auditeurs véritablement wallons. Pour les gens instruits, dont le français est la langue courante, c'est la corruption de cette langue que l'acteur débite sur la scène.

Ces quelques pensées démontrent pour l'auteur dramatique la nécessité d'amuser dans ces créations, et le pur Wallon, qui voit gâcher sa langue par un imbécile ambitieux, et le Français, qui doit avoir la même pensée.

Contenter l'un et l'autre, c'est l'art en cette matière.

Mais il ne faut pas que ces sortes de personnages paraissent à tort et à travers dans le théâtre wallon. Amenés avec esprit et à propos, ils tendent à la célébrité. Exemples *le Caporal Golzau* et *Tati l'Perriqui*.

Sinon leur succès, éphémère, s'ils en ont, dure l'espace d'une représentation.

Et d'ailleurs, dans beaucoup d'œuvres, est-il toujours bien naturel ce français ridicule, ou bien ce wallon dégénéré, suivant le point de vue auquel on se place ?

Que nombreux les cas où la petite bête est opiniâtrement cherchée, où des mots drôles, de pure invention, viennent détonner, pour ainsi dire, au milieu d'une tirade, et surprendre par leur nouveauté hardie, mais faussifiée.

Nous pourrions citer comme exemple le *halcotier* de Tati.

Jamais ce mot ne sortira de la bouche d'un Wallon ignorant.

Par plaisanterie, peut-être, des farceurs se l'adresseront ; c'est ainsi que, prononcé avec à-propos par des personnes qui le tiennent de Tati lui-même, il reprend toute la saveur gaie qu'il renfermait primitivement.

C'est aussi pourquoi nous ne pouvons trop blâmer, quand il n'exécute pas certaines limites, cet usage de mots à effet, comme on les nomme d'habitude.

Le louer non plus. A l'auteur de les employer avec circonspection.

Concluons en disant que le français au théâtre wallon montre déjà la corde. Ce n'est pas à dire qu'on puisse n'en plus absolument rien tirer.

Cosmopolite, en effet, est l'ambition ; l'ambitieux wallon parle mal français : la satire théâtrale lui cinglera toujours les épaules de l'arme qu'il lui met entre les mains.

SPHINX.

Elaine.

par EDDY LEVIS.

Quasi temps il est, lectrices, de vous présenter ce poème tout rempli d'une exquise délicatesse et si tant parfumé d'idéal que l'âme frissonne délicieusement à entendre ces vers palpiter comme les battements d'aile d'un essain de colombes blanches.

En sceptique, j'avais ouvert ce volume, et il m'a conquis par les effluves de tendresse qu'exhalent ses strophes enflammées et alors, lentement je l'ai lu, arrêtant au passage chaque vers ainsi qu'on fait des personnes aimées.

Et, à cette heure, des réminiscences plantées en mon souvenir, chantent encore l'hosanna d'Elaine, encore en moi palpitent de douces ressouvenances, et voilà, chères lectrices, que — s'il n'y a belle lurette que vous ne l'avez lu — je vous ai présenté Elaine, en sa coquette parure bleu tendre.

ALFRED TILMANT.

Nous détachons du volume ces deux pièces :

Où je lui dis d'ouvrir les yeux à l'aube naissante.

Sans astres point de ciel, sans amour point de femme : Nul ne saurait goûter les ivresses de mai, Ni le rythme subtil d'un tendre virelai, S'il n'est auparavant enflammé par une âme.

Elaine, je suis l'âme ; et mon luth, tendrement Soupire pour tes yeux la fraîche cantilène ; Ton esprit à mon chant ressent-il quelque peine ? Et ton cœur à lui-même a-t-il fait un serment !

Eveille-toi, les bois renaissent, les lianes Sont bruyantes de nids, sous le rameau plié S'épanchent les parfums et le Ciel a strié De rais incandescents les étangs diaphanes.

Les cygnes, au soleil, ont le plumage rose Et s'en vont, deux par deux, dans la clarté du jour, Sur le paisible lac, et nul bruit d'alentour, N'effarouche leur aile où la candeur repose.

Déclote tes yeux, Elaine, ô si beaux, que bénignes Paraissent les beautés que chantaient nos aïeux. Regarde, l'aube naît et dans le fond des cieux, J'aperçois nos deux cœurs qui passent... tels des cygnes.

Dans laquelle j'appréhende le jour où nous nous aimerons plus.

Demain, est-ce l'oubli, la haine, le pardon, Ou bien l'amour encore, Elaine, je ne sais comment vient l'abandon Des êtres qu'on adore ?

Est-ce demain que, las, nous jetterons les fleurs Les fleurs des bonnes fèvres ? Est-ce vrai : les baisers sont tout proches des pleurs Comme les yeux des lèvres ?

Demain, est-ce l'oubli ? Non ce n'est pas ainsi Que disparaît une âme, Le cœur se ronge et meurt, mais d'un geste adouci, Le Passé le réclame.

Quand nous n'aimerons plus, nous aimerons encor Le souvenir des choses, Sur les tombes j'ai vu l'impitoyable accord Des cyprès et des roses.

EDDY LEVIS.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art

20^e ANNÉE

Comité de Rédaction : ERNEST MAHAIM, ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN, MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS : 5 frs l'an. Union postale, frs 6.50.

Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes.

SOIR RELIGIEUX.

Un silence souffrant pénètre au cœur des choses, Les bruits ne remuent plus qu'affaiblis par le soir, Et les ombres, quittant les couchants grandioses, Descendent en froc gris dans les vallons s'assoier.

Un grand chemin désert, sans bois et sans chaumières, A travers les carrés de seigle et de sainfoin, Prolonge en son milieu ses deux noirs ornements Qui s'en vont et s'en vont infiniment au loin.

Dans un marais rêveur, où stagne une eau brunie, Un dernier rais se pose au sommet des roseaux ; Un cri grêle et navré qui pleure une agonie Sort d'un taillis de saule où nichent des oiseaux ;

Et voici l'angelus, dont la voix tranquillisée La douleur qui s'épand sur ce mourant décor, Tandis que les grands bras des vieux clochers d'église Tendent leur croix de fer par dessus les blés d'or.

SOIR RELIGIEUX.

Vers une lune toute grande, Qui reluit dans un ciel d'hiver, Comme une patène d'or vert, Les nuages vont à l'offrande.

Ils traversent le firmament, Qui semble un chœur plein de lumières, Où s'étageraient des verrières, Lumineuses obscurément.

Si bien que ces nuits remuées Mirent au fond de marais noirs, Comme en de colossaux miroirs, La messe blanche des nuées.

SOIR RELIGIEUX.

Près du fleuve roulant vers l'horizon ses ors Et ses pourpres et ses vagues entre-frappées, S'ouvre et rayonne, ainsi qu'un grand faisceau d'épées,

L'abside ardente avec ses sveltes contreforts. La nef allume auprès ses merveilleux décors : Ses murailles de fer et de granit drapées, Ses verrières d'émaux et de bijoux jaspés Et ses cryptes où sont couchés des géants morts ;

L'âme des jours anciens a traversé la pierre De sa douleur, de son encens, de sa prière Et respandit dans les soleils des ostensoirs ; Et tel, avec ses toits lustrés comme un pennage, Le temple entier paraît surgir au fond des soirs, Comme une chasse énorme où dort le moyen-âge. (Les Moines).

EMILE VERHAEREN.

Théâtre du PAVILLON DE FLORE.

Bureau à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.

Dimanche 8 et Lundi 9 janvier 1883.

TIENS ! V'LA TATI

Revue satirique et comique de Liège (année 1887) en deux actes.

Musique arrangée par M. Joseph Meurice, chef d'orchestre.

1^{er} acte, place Saint-Lambert ; 2^e acte, place du Marché.

Distribution : Tati, MM. Thys ; Tippe-Tip, l'ex-mayeur, Crétot ; Troum de l'air, Ancelin ; le docteur, Classis ; Tambour, le mayeur, Raimbault ; un agent, le Bulgare, Desgranges ; un monsieur, Harlin père ; Makoko, le canon, Harlin fils ; le garçon de café, Tack ; un doctrinaire, Bronckart ; la Presse, Mmes Gilles-Raimbault ; la Réclame, la Poudre, Lafeuillade ; l'Armurier, la première perche, Crétot ; Mademoiselle de Noireuil, la deuxième perche, Bellini ; une officière, Classis ; la fillette, Tack ; le petit garçon, Joséphine.

On commencera par :

Léonard ou les Egoutiers de Paris

Drame populaire en 6 actes et 7 tableaux, de MM. Brisebare et Eug. Nus.

1^{er} tableau, la Barrière de l'Etoile ; 2^e tableau, la Poursuite ; 3^e tableau, le Nid de la Cigale ; 4^e tableau, le Garçon de Caisse ; 5^e tableau, les Egoutiers ; 6^e tableau, le Café Borgne ; 7^e tableau, le Coup de Sabre du Garde-Chiourme.

Au 5^e tableau : la Ronde des Egoutiers, chantée par M. Fieux et tous les artistes de la pièce.

Distribution : Léonard, MM. Classis ; Tête-Noire, Thys ; Marcel, Raimbault ; Herbillon, Harlin ; Larigol, Ancelin ; St-Phar, Fieux ; Laridon, Desgranges ; Bonneau, Harlin fils ; la Cigale, Mmes Stainville ; Benoît, Gilles-Raimbault ; la mère Morel, Leblond ; Mme St-Phar, Belini.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Bureaux à 6 1/2 heures. Rideau à 7 heures.

Dimanche 8 janvier 1883

ROBERT-LE-DIABLE

Grand-opéra en 5 actes, de Meyerbeer.

Distribution : Robert, MM. Bucognani ; Bertram, Guillaibert ; Rambaut, Dessler ; Alberti, Dubois ; un moine, Deprez ; un chevalier, Calmani ; le héraut, Bayard ; Alice, Mmes Thuringer ; Isabelle, Sani ; Hélène, Didan.

Bruxelles. — Théâtre Communal

Rue de Laeken.

Bureau à 6 1/2 heures. Rideau à 7 1/2 heures

SAMEDI 7 JANVIER 1883

Grande Représentation Extraordinaire

Organisée par la

Société Wallonne de Bruxelles

Avec le concours

Du CERCLE D'AGRÈMENT DE LIÈGE

Directeur V. Raskin.

AIRS POPULAIRES WALLONS

Exécutés par la Fanfare Wallonne, sous la direction de M. Maquet.

2^e représentation (reprise) de

L'Ovrège da Chanchet

Comédie en une acte, par M. Alexis Peclers.

Pièce couronnée

par la Société de Littérature wallonne

Distribution : Thoumas, maise coip'hi, MM. V. Raskin. — Chanchet, si ovri, E. Antoine. — Gilles di Joupeie, A. Nondonfaz. — Tatene, feje da Thoumas, Mesd. Joachims-Massart. — Bèbette, costire, locataire da Thoumas, Heusy.

GRAND INTERMÈDE WALLON

par MM. Ansay, Nicolaï, Van Essen, Quintin et V. Raskin.

92^{me} représentation de l'immense succès

TATI L'PERRIQUI

Comédie-Vaudville en 3 actes, par E. Edouard Remouchamps.

Médaille d'or au concours de la Société de Littérature wallonne (1885).

Tati, perriqui, MM. T. Quintin. — Tonton, sour da Tati, J. Lambremont. — Nonor, nètieu d'canal, neveu da Tati, L. Ansay. — Largosse, tambour major de l'gard civique, camarade da Tati, V. Raskin. — Matrognard, maise di scole sins pièce, cande da Tati. — Babylone, imprimeur à l'gazette, cande da Tati, J. Nicolaï. — Bietmé, imprimeur à l'gazette, cande da Tati, J. Van Essen. — Pèneie, marchand d'cuiss et d'losses, A. Nondonfaz. — Michi, metteur d'boites, J. Nicolaï. — In' apprendisse imprimeur, Philippe. — Prumi wésin, J. Garray. — Deuzinne wésin, Rouma. — Treuzinne wésin, Laurent. — Quatrinne wésin, Léon. — Gétrou, marchande di ramons es monceur da Pèneie, Mmes Joachims-Massart. — Mareie, siervante de wésinège, Heusy.

Ordre du spectacle : 1. Airs populaires. 2. L'Ovrège da Chanchet. 3. Tati l'Perriqui. 4. Intermède.

ESSAYEZ LA CIGARETTE

EXCELSIOR

Cadeaux. -- Noël et Nouvel-An.

THE CONTINENTAL BODEGA C^y

22, PLACE VERTE, 22

offre un élégant PANIER-ÉTRENNES de Vins d'Espagne et de Portugal

AUX PRIX DE

20 fr. 25 fr.

le panier de 6 bouteilles | le panier de 12 demi bout.

CHAMPAGNE

E. Mercier & C^o

ÉPERNAY.

25 premières médailles

8 diplômes d'honneur

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie

· Aug. Bénard ·

Imprimeur-Éditeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CLICHERIE · GALVANOPLASTIE PHOTOGRAVURE.

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE, PLACE VERTE.

BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

RASSENFOSSE-BROUET

SEUL REPRÉSENTANT

DE LA MAISON CHRISTOFLE & C^{ie} DE PARIS

26, rue Vinave-d'Ile

LIÈGE

GANTS SUR MESURE

J.-E. VERGNES, Fabricant

14, Passage-Lemonnier, Liège.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

Imprimerie Aug. Bénard, Liège.

